

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

De nulle part, écrivain

Martin Sylvestre

Volume 23, Number 5 (137), September–October 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29964ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sylvestre, M. (1981). De nulle part, écrivain. *Liberté*, 23(5), 37–39.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1981

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

De nulle part, écrivain

MARTIN SYLVESTRE*

À sa table, l'écrivain attire à lui le stylo et bientôt s'empare d'une feuille. Que ces objets lui soient familiers depuis toujours, l'évidence de leur présence le lui apprend dans une tranquille certitude.

Ne serait-ce que ce léger mouvement d'appréhension, rien ne pourrait trahir ce qui se joue là.

Car c'est bien d'un jeu qu'il s'agit, jeu aux proportions hors de la perspective commune puisque d'un côté apparaît un homme à sa table et de l'autre, sur cet écran que forme la page viendra s'inscrire le *déjà-pensé* et que la particularité de ce jeu est d'être ouvert.

Puisque le but du geste d'écrire n'est pas de trouver mais, en première hypothèse, de frayer l'issue à travers ce déjà-là de la pensée, la mise en circuit ne pourra jamais se dire.

Ne jamais se dire, cela revient à exprimer que le mouvement de la communication, ne visant nul concept achevé, ne s'interrompt jamais. L'écriture est donc par là une mise en jeu du frayage de la pensée qui à travers une langue boursoufflée de sens mettra celle-ci en état de débordement.

* MARTIN SYLVESTRE est né à Montréal en 1951. Il y enseigne actuellement au niveau collégial.

Que ce jeu soit en quelque sorte monstrueux, on peut en trouver l'évidence à ceci : la pensée qui se confronte dans le silence à l'immémorial de la langue se risque elle-même dans ce mouvement. Mais où réside ce risque exactement ?

Dans les mille significations encloses dans l'institution de langue, la pensée peut vouloir se river à l'une d'entre elles, tenter une mise en correspondance univoque d'elle-même à ce miroir qui lui renvoie son être.

Cette réduction du frayage est possible et l'écrivain s'y tient le plus souvent. Mais si celui-ci souhaite s'affranchir de l'idée unicisée, de l'*idée-fétiche* pour faire circuler en lui toutes les idées, même les plus triviales ou les plus savantes, il risque de voir sa pensée devenir, d'un lent devenir certes mais la possibilité menace, l'idée d'une autre idée.

Dans ce mince décollement qui de l'idée pensée fait une idée pensante, excessive, débordante, il y a le double menaçant de la folie. Mais c'est là encore une idée abstraite : disons plutôt du fou que je suis, que j'ai toujours été puisque je refoule continûment, que la langue parle en moi, qu'elle m'aliène depuis toujours.

Mais il y a danger de retomber dans la folie-idée qui me ferait prendre une autre de ces *unicités* pour l'excès, la dépense.

La folie est très certainement pernicieuse et l'écrivain, dans ce combat déloyal, n'a que lui-même comme guide.

Et comment faire pour se désapproprier ce rôle de guide pour s'enfoncer dans l'errance de l'écriture ?

Comment devenir ce non-guide de soi-même qui d'un mouvement toujours déconcertant nous arracherait à notre mesure ?

Il y a là, on le voit, une aporie qui est la ressource intime de l'écriture. Car tant que je suis en position de me poser la question de l'autre dans ce mouvement irrésistible, cette avancée de l'écriture, je permets à même l'espace du sens d'insensibles métamorphoses.

Ce mot que je trace, que je veux régi par tel sens, telle inflexion de ma pensée, l'inquiétude qui me fait l'inscrire sur la page me transit de part en part. Et c'est cette même inquiétude qui va d'un même souffle lui donner et lui arracher son sens.

C'est pour l'écrivain une forme très particulière d'angoisse que de voir ce mot devenir, du seul fait qu'il soit écrit, le signe de lui-même, le mot du mot en quelque sorte. Et par cette sortie

hors la clotûre du sens, bien maladroite tant nous sommes toujours à l'affût du moindre dérapement qui provoquera l'excès dont la marque est la folie, l'écriture advient.

Folie bien peu dangereuse, penseront certains puisque l'écrivain peut à tout moment se ressaisir et s'offrir l'image d'un homme sensé puisqu'écrivant. Mais ce qui m'arrache au sol ferme du langage pensé, c'est qu'en écrivant, je suis en train de devenir la réécriture de ma pensée, de ma vie et que plus l'impression pour les autres se marque d'un sujet en voie de se maîtriser, plus s'avance la nuit de l'impouvoir que scelle toute réécriture.

Que cela soit difficile à penser, nul n'en disconvient. Et pourtant il faut mener cette pensée jusqu'au bout pour savoir ce qu'écrire veut dire.

Effrayante mise en jeu donc qui met sur une scène intime, en une sommaire dramaturgie, un sujet dont la seule caractéristique est de désirer et une institution massive ; un langage traversé de signifiés miraculeux.

Pour se confronter à ce passé si présent qui se presse derrière la porte de sa conscience, l'écrivain gagne une connaissance accrue de la langue et du même dramatique mouvement un décisif impouvoir devant sa vie.

Encore faut-il qu'il désire frayer à travers la masse des signifiés accumulés pour s'ouvrir à la constellation de ses identités souveraines.